

doado

poil au nez

Cécile Chartre

rouergue

Extrait de la publication



LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ce 31 décembre est un jour bien particulier, puisque Angel a rendez-vous avec son père, décédé il y a tout juste dix ans. Il a lui légué une boîte mystérieuse, avec interdiction de l'ouvrir avant le 1er janvier 2010. Entourés de sa bande de copains, il attend l'heure fatidique. Le dernier message de son père est un message de vie. Beaucoup d'humour et une grande émotion pour ce deuxième roman de Cécile Chartre.

CÉCILE CHARTRE

Née à Pau en 1971, Cécile Chartre est bibliothécaire spécialisée en jeunesse dans cette ville. Elle vit à Bosdarros, sur les contreforts des Pyrénées.

DU MÊME AUTEUR :

Joyeux ornithorynque ! - 2009, roman dacOdac.

© Rouergue, 2011
ISBN 978-2-8126-0290-0
www.lerouergue.com

Cécile Chartre

Poil au nez

doDo
AU ROUERGUE

Extrait de la publication

Merci Leslie !

Pour Jean-Christophe.

1

Ils sont tous là, papa. Tous, pas un qui manque. Ils sont tous là, et qu'est-ce que je me sens seul !

Ils se sont pointés ce matin à l'aube, avec leurs cotillons à la noix et leur bûche à la pistache. 11 h 18, c'est pas une heure pour débarquer chez les gens. Mais ils ont débarqué quand même, 11 h 18 ou pas.

Moi, j'émergeais à peine de ma nuit. Une nuit mi-noire mi-blanche, à me tourner et à me retourner dans les quatre coins de mon lit. Une nuit comme toutes les autres, en somme. Pas mieux, mais pas pire non plus, c'est déjà ça. Dix ans que ça dure, y a pas de raison que ça s'arrête. Sauf que cette nuit-là,

je devais enfin trouver le repos. Il était encore trop tôt pour le dire, n'est-ce pas, papa ?

C'est Thomas qui est entré en premier. Thomas, sa tête de rat et des provisions plein les bras. Il a l'air assez content de sa bonne blague. Il a toujours l'air assez content de sa personne, de toute façon. Et je suis sûr que c'est lui qui a tout manigancé. Prendre contact avec maman ; donner rendez-vous à tout le monde ; répartir les courses à acheter ; se pointer à l'improviste ; s'incruster pour la journée, et pour la nuit aussi. Et tout ça dans mon dos, bien entendu. Ça lui ressemble bien, ce genre de plan, à Thomas.

Ça lui ressemble bien aussi d'être suivi par Alexandre. Car Alexandre est là. Normal. Alexandre colle toujours Thomas de très près. Ces deux-là sont inséparables depuis leur première rencontre, à la crèche municipale. Au dortoir, ils étaient voisins de lit. Grave erreur. Les vols planés de doudous et les sucettes retrouvées au fond des toilettes ont perturbé plus d'une fois les « temps calmes » de l'établissement. En général, c'est Thomas qui échafaudait les mauvais coups, et Alexandre qui les exécutait. Et qui se faisait choper, bien entendu. Les puéricultrices à l'époque, elles rigolaient doucement, en observant leur petit manège. Et ce qui les faisait bien se marrer aussi, c'était la dégaine qu'Alexandre

se trimbalait, avec ses pantalons qui lui arrivaient au milieu des fesses, et même en deçà. Il faut dire qu'Alexandre a un problème qui le poursuit depuis l'enfance : un ventre bien rebondi, mais pas de fesses. Dans ces conditions-là, difficile pour lui de positionner correctement slips et pantalons. Et difficile pour quiconque passant par là de ne pas avoir une vue imprenable sur son popotin. Il est blanc, plat et duveteux. Et franchement, il y a des jours où ce spectacle est assez difficile à supporter. Aujourd'hui, par exemple, je m'en serais bien passé.

Et puis y a Hoon qui a débarqué. Hoon, la bouche en cœur et du sourire plein les dents. Jamais il n'aurait eu l'impolitesse de se pointer en faisant la tête, c'est comme ça, chez lui. C'est ce qui m'avait frappé en premier, quand il était arrivé dans notre classe en plein milieu d'un mois de janvier pourri. On était au cours préparatoire, si je me souviens bien. Monsieur Caumias, notre instit, nous avait expliqué au préalable l'histoire de ce petit garçon qui avait vécu des trucs pas très jolis jolis en Corée, son pays d'origine. Il nous avait raconté aussi que sa vie avant, c'était pas du gâteau, et que pour sa vie à venir, c'était pas gagné non plus. Alors il allait falloir être accueillants et sympas. Et cet hiver-là, comme aujourd'hui, c'est le sourire

aux lèvres que Hoon était apparu. Déconcertant, mais reposant.

Et Séverine a passé la porte ensuite, affublée de deux drôles de trucs perchés très haut sur le sommet de sa tête. Elle nous a précisé au passage, bande d'ignares que nous sommes, que ça s'appelle des macarons, et que c'est très mode, les macarons. Ceci étant clarifié, elle a annoncé qu'elle se payait un mal de crâne à décorner un bœuf, alors qu'il fallait pas trop la titiller. Elle s'est mise alors à trifouiller dans son sac comme une sauvage en marmonnant « Un *Doliprane*, il me faut un *Doliprane*, t'as pas un *Doliprane*? ». Thomas lui a suggéré de lâcher un peu ses cheveux, parce qu'à son avis, ça doit pas vraiment faire du bien d'avoir deux gros machins aussi emberlificotés au-dessus du ciboulot. Mais Thomas ne sait pas que lorsqu'on a passé trois heures et demie à se faire une coiffure d'enfer, on ne va pas tout saccager pour un simple mal de tête. C'est pénible à la fin, faut tout nous expliquer, à nous, les mecs. Et puis de toute façon, demain, macarons ou pas, tout le monde aura la tête comme une pastèque. Séverine prend juste un peu d'avance sur nous, c'est tout.

Et puis y a Freddy. Il s'est pointé l'air de rien, en sifflotant, et en traînant derrière lui son indécrottable tronc d'arbre qui ne le quitte jamais. Il appelle

ça un didgéradoo. Mais c'est un tronc d'arbre. Un vulgaire tronc qu'il a ramassé dans la forêt, et qu'il a creusé, et poncé, et brossé, pendant des journées entières. Un vulgaire tronc dans lequel il souffle pour en tirer d'improbables sons. Ne me demande pas pourquoi il fait ça, papa. Je n'en sais rien.

Et le petit Patrick a fait irruption, trépignant sur la pointe de ses minuscules pieds. Pour rien au monde, il n'aurait raté une miette du spectacle. Le spectacle de ma tête, bien sûr. Ma pauvre tête déconfitte, celle des mauvais jours, face à tout ce peuple. Parce que du peuple, il y en a un peu partout, dans tous les coins de l'appart.

Et ce n'est pas fini ; Laure est arrivée aussi, accompagnée d'un certain Yanis, rencontré au Mac Do le mois dernier. Et j'ai failli oublier Aurel et sa copine Nina qui se sont planquées derrière le portemanteau, comme si je ne les voyais pas. Et Prune est entrée.

Oui, Prune est ici, chez nous, papa. Elle porte une robe en velours noir. Et je n'en reviens toujours pas que Prune soit là.

En leur ouvrant la porte ce matin, maman leur a dit :

– C'est drôlement gentil à vous de ne pas le laisser seul un jour comme aujourd'hui.

Elle aurait pu dire : « ne pas *nous* laisser seuls ». Mais elle a pensé à moi avant tout. Ça fait tellement longtemps qu'elle n'a que moi à qui penser.

Thomas a répondu :

– Allons, allons, Madame, pas question d'oublier le vieux pote Angel dans une pareille occasion !

Faut croire que c'est comme ça qu'ils m'appellent : *le vieux pote Angel*. C'est vrai que ça fait une paye qu'on se connaît. Garder la même bande de copains depuis l'école primaire, et même avant pour certains, faut le faire quand même. Surtout que maintenant, on est tous éparpillés dans les trois lycées de la ville. Alors oui, même si on n'est pas très vieux, on peut dire qu'on est vraiment des potes. Comme quoi, les sales histoires, y a rien de mieux pour resserrer les rangs. Et ils n'en finissent pas de me serrer, même si moi, je ne leur ai rien demandé. Même si moi, j'aimerais bien être seul, des fois, pour la digérer, mon histoire. C'était malheureusement le cas aujourd'hui. Particulièrement aujourd'hui.

Dans ce lot d'amis clés en main, seule Prune est une pièce rapportée. Notre première rencontre date du collège, il y a quatre ans.

Oui, Prune est arrivée bien après. Bien après toi, papa.

2

Ils ont traversé le couloir et se sont pointés direct dans la cuisine. Moi, j'étais tranquillement installé face à mon bol de céréales, bien décidé à passer une journée pénarde, avant le grand soir. J'avais juste entrepris d'initier mes *Chocapix* à la brasse coulée, et c'était pas une mince affaire. Si seulement j'étais parvenu à en faire tenir un plus de trois secondes la tête dans le lait, j'en aurais retiré une satisfaction immense, c'est sûr. Et ça ne m'aurait pas fait de mal, tiens, un peu de satisfaction. Mais c'est nul, un *Chocapix*. Pas moyen d'inculquer à ce truc le moindre rudiment de natation, ou de quoi que ce soit d'autre. Va falloir que je pense à me mettre aux *Miel Cops*.

Et ils nous ont cueillis comme ça, perdus dans nos pensées, mon bol et moi. Et mon pyjama aussi.

Quand je les ai entendus arriver, j'ai eu envie de me planquer pour ne pas qu'ils me voient dans cet état. Mais les 183 cm de jambes et de bras que je me trimbale ne me permettent plus de rentrer dans le placard sous l'évier. Alors ils m'ont vu dans cet état. Et ils se sont foutus de moi.

Ils se sont foutus de moi et m'ont appelé *Pyjaman*. Ben quoi, j'allais quand même pas déjeuner en costard cravate dans l'hypothèse qu'une bande de *oufs* me cueille au saut du lit, non ? Et c'est Hoon qui m'a demandé :

– T'as pas trouvé plus pourri, comme pyjama ?
Ça les a tous fait rigoler, sauf maman. Et moi.

Faut pas leur en vouloir, papa, ils ne savaient pas. Ils ne savaient pas que ce pyjama était le tien. Tu sais, le rayé blanc et noir, avec des boutons en bois. Tu disais que c'était un souvenir de tes années de baigne, et ça nous faisait bien marrer, maman et moi. On se marrait bien avec toi, papa.

Même que c'est grâce à ton humour que tu l'avais séduite, maman. C'est toi qui me l'avais raconté. Parce que j'avais beau être tout petit, tu ne ratais jamais une occasion de me briefer sur l'art de la

séduction. Et tu vois, ça m'a marqué. Je me souviens même très bien que tu me disais :

– Précepte numéro un, mon petit gars : *Femme qui rit est à moitié dans ton lit*. C'est vieux comme le monde, mais ça marche à tous les coups, crois-moi !

Et preuve à l'appui, tu enchaînais sur la façon dont tu l'avais emballée, maman.

Lors de votre première rencontre, elle a rigolé. Rigolé comme jamais. Faut dire qu'apparemment, ce jour-là, il suffisait de te regarder pour avoir envie de se marrer.

Des amis communs vous avaient invités à une raclette-partie. Évidemment, ils avaient une idée derrière la tête, en vous présentant. Ils pensaient que vous deux, ça pouvait coller. Et c'était pas gagné, pourtant !

Quand maman est arrivée, tu avais déjà entamé les cacahuètes. La porte s'est entrebâillée pour la laisser entrer, et elle t'a vu, toi. Et vos regards se sont croisés. Tu t'es dit alors : « Je la veux, je l'aurai. » Elle, elle a juste pensé : « C'est quoi, ça ? »

Il faut dire qu'à l'époque, tu étais en plein service militaire, dans la musique. Toute la journée, tu portais un uniforme. C'est vrai que la tenue de camouflage et les rangers, c'était vraiment indispensable

pour massacrer *Oh when the saints go marching in* dans la fanfare. Ils vous avaient épargné le casque, tout de même. Pourtant, vous jouiez tellement mal qu'il n'aurait pas été impossible que vous vous receviez un Scud sur la tête, histoire de vous faire taire pour de bon.

Tu étais juste affublé d'une espèce de béret à la con. Tout autour et en dessous, pas de soucis, tes cheveux étaient rasés comme il se devait, bien propres sur eux. Mais quand tu étais en perm, il fallait bien que tu le quittes, ton uniforme. Et c'est là que les choses se gâtaient. Car à la place de ton béret, juste sur le sommet de ta tête, se trouvait une espèce de tignasse que tu n'avais pas fait couper depuis des lustres. D'après maman, mon pauvre papa, cette coiffure te donnait une allure de poire. Une poire à moustache, certes, mais une belle poire tout de même.

Et elle a beau avoir beaucoup ri, ce soir-là et ceux qui ont suivi, elle a quand même résisté un peu avant de tomber dans tes bras.

Et puis à cette époque, il y avait plus d'un vieux matou qui rôdaient déjà autour d'elle. Elle avait même un sacré succès, à l'université. Pendant qu'elle ramait pour devenir instit, les gars et leurs hormones en ébullition dépensaient une folle énergie pour

un sourire, un regard, un moment partagé autour d'un café, avec elle. Avec maman.

Ça me fait tout drôle d'imaginer ma propre mère en tombeuse. Mais il n'y a qu'à regarder les photos d'alors pour comprendre.

De temps en temps, je sors l'album, celui qui est rangé dans la malle, à côté du canapé. Maman appelle ça *sa malle aux souvenirs*, et je crois que ça ne lui fait pas de bien de se replonger dans tout ça. Dedans, elle y a gardé vos premiers mots d'amour, une rose, les vêtements que je portais à la naissance, mes premières chaussures, et cet album photo. Elle ne l'ouvre pas très souvent, cet album-là. Seulement quand je pose trop de questions. Seulement quand je crève tellement de ton absence qu'elle n'a plus le choix. Il faut qu'elle me parle. De moi, d'elle, et de toi, surtout de toi. Alors elle déballe notre vie d'avant. Et je m'attarde sur les photos, les tiennes, les siennes. Les vôtres. Et c'est l'occasion pour elle de me raconter comment c'était, avec toi. Et moi, je n'ai plus qu'elle, pour savoir. Elle est devenue notre mémoire, maman. Notre mémoire à nous trois.

Je ne me lasse pas de le regarder, cet album. Je m'attarde sur les détails des visages, sur les joues roses, sur les sourires éclatants. Et je regarde

comment ça faisait d'être heureux. Ça avait l'air chouette, quand même. Et elle était jolie, maman. Une fois libérée des affres de l'adolescence, on peut même dire qu'elle était carrément belle. Son regard clair, ses taches de rousseur, ses cheveux dorés et bouclés. Tu parles si elle avait l'embarras du choix, avec les mecs.

Et elle n'avait pas envie de trop se presser, en plus. Alors elle t'a fait mariner, jusqu'au jour où tu l'as emmenée à la fête foraine. Tu as voulu faire ton malin en la faisant monter dans la grande roue. Tu te disais que, transie de peur, elle se blottirait dans tes bras, et que toi, tu l'embrasserais. Mais transi de peur, tu t'es blotti dans ses bras. Et elle, elle t'a embrassé. Et c'est comme ça que tu as coiffé tous ses autres prétendants sur le poteau !

Et vous ne vous êtes plus jamais quittés, jusqu'à ce que toi, tu n'aies plus eu la force de l'enlever tout seul, ce pyjama. Et ça, ça n'a plus fait rire personne.

Aujourd'hui, ton pyjama, il n'y a plus que moi pour le porter.

Maman, elle n'aime pas trop que je traîne attifé comme ça. Mais elle n'a jamais osé me le reprendre, ce pyjama. Et il y a des matins où je la vois

C'est Prune qui est aux commandes, derrière la chaîne hi-fi. Prune qui s'approche de moi, sur les premières notes de la chanson. C'est doux, c'est beau, et elle avance. Presque au ralenti. Arrivée tout près de moi, elle me dit, un large sourire aux lèvres.

– Je ne le crois pas ! C'est pour ça que tu nous as laissés pendant tout ce temps ? C'était pour te raser la moustache ? C'est vraiment la meilleure bonne résolution que j'ai jamais vue !

– Eh oui ! je lui réponds. Tu vois, je n'ai plus besoin de poils au nez ! Ça te plaît ?

– Et comment que ça me plaît ! elle continue, enthousiaste. Ça te change, c'est incroyable !

– Alors... je tente. On danse ?

Et elle me prend dans ses bras, en me serrant fort. Et on commence à danser, tous les deux, et elle me serre vraiment très fort. Ça tourne dans ma tête. Ça tourne tout court. Et puis je lui demande encore :

– Dis ? Tu peux me la dire, à moi, ta bonne résolution.

Prune rigole. Et elle me dit :

– OK, tu l'auras voulu. En 2010, j'applique le vieil adage : « Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis ! »

Et elle pose ses lèvres sur mes lèvres.

Ouvrage réalisé
par le Studio graphique des Éditions du Rouergue